



Épreuve « blanche » de soutien pédagogique en géopolitique.

Règle du jeu : Préparation individuelle (même si vous avez tous les trois le même sujet) 45 minutes. Vous avez le droit (voire le devoir...) d'utiliser un atlas.

Vous faites au brouillon un plan très détaillé, avec introduction et conclusion, que vous exposerez chacun l'un après l'autre lors de l'interrogation.

Nous avons une heure pour écouter les trois exposés, en discuter, faire la reprise.

*

**

*

En vous appuyant sur vos connaissances personnelles, **développez et discutez** ces remarques de Pierre Conesa, extraites d'un article du Monde diplomatique de mars 2001, et intitulé : *Une géographie du « monde inutile »*.

Tout le monde connaît des résolutions de l'ONU ou des communiqués officiels de grandes puissances exprimant une « vive préoccupation » sur l'état d'un pays [...]. L'exercice stylistique accompli, chacun retourne à ses affaires. De manière surprenante, la globalisation a des effets géopolitiques différenciés. Du fait de la rivalité Est-Ouest, toute région bénéficiait d'un atout stratégique relatif, ne serait-ce que parce qu'elle risquait d'être investie par la puissance rivale. La guerre froide a ainsi fait des rejets en Corée, en Angola, à Cuba, au Nicaragua, au Mozambique, etc. Aujourd'hui, les puissants se sentent plus libres de regarder de loin la dégradation du monde.

L'intérêt ne détermine plus seulement l'intervention militaire. mais aussi le risque. La partie du savoir-faire militaire occidental qui a vaincu en Bosnie et au Kosovo se révèle inutile dans ces conflits. La question préalable à l'intervention militaire devient « Nos troupes risquent-elles quelque chose ? », vision pragmatique et opératoire du concept de « zéro mort ». Dans la zone de désintérêt international, la « diplomatie du risque » est devenue prégnante.

C'est la leçon principale de l'intervention américaine en Somalie. Fortement médiatisée et assise sur la supériorité technologique victorieuse dans le Golfe, elle visait à faire parvenir l'aide alimentaire aux populations à qui elle était destinée. La mort de quelques GI a définitivement fait disparaître la notion de responsabilité mondiale des Etats-Unis. Peu de crises valent la mort d'un soldat américain, pas même le génocide rwandais. On ne peut pas conclure que les grandes puissances n'interviendront nulle part. Mais il convient de lire leurs motivations en creux. De façon classique, les ressources locales sont la première justification. C'est le cas du Golfe pour les Etats-Unis. Les crises africaines matérialisent cette politique : l'Angola et le Nigeria pèsent le poids de leurs réserves de pétrole; l'Afrique australe, « miracle géologique », celui de ses ressources diversifiées. En revanche, que valent la République centrafricaine ou le Burkina Faso ? La République démocratique du Congo pose un problème compliqué : zone d'immenses ressources, elle souffre d'un découpage territorial hérité du Congrès de Berlin qui le rend ingouvernable.

A ressources égales, la localisation de la zone en crise est aussi importante. L'ex-Yougoslavie pèse plus sur la sécurité de l'Europe que le Caucase, et la Corée plus pour les Etats-Unis que l'Indonésie. On peut ajouter à cette liste l'intérêt des puissances pour les régions où la paix mondiale court un risque (Inde-Pakistan ou Corée) [...]

En termes géopolitiques, le monde unipolaire a eu pour effet de faire apparaître une géographie du « monde utile » et, en négatif, celle du « monde inutile ». Ces crises dureront, à cause de leur faible potentiel de déstabilisation ou de la faiblesse des enjeux. Maintien du statu quo plus que recherche de la paix universelle, il suffit, pour les grandes puissances, de détourner le regard, ce qui n'empêche pas la tenue d'un discours très moralisateur.

PIERRE CONESA, LE MONDE DIPLOMATIQUE, Une géographie du « monde inutile » Mars 2001